

La remueuse de souvenirs

Marie La Palme Reyes

Que font les amnésiques qui n'ont qu'une seconde de mémoire vive?

Bientôt, ce sera l'automne, ainsi en est-il, chaque année à pareille date, depuis déjà très longtemps. Chaque année à pareille date, depuis déjà très longtemps, j'organise mon futur saisonnier. Je ramasserai les petits cochons laiteux à la chair de poule verte de l'asclépiade. Cette plante, n'a-t-elle pas un joli nom? Asclépiade. Ne dirait-on pas le nom d'une galaxie parfumée? Je ferai sécher ses petits cochons de lait. Et, un jour, ils s'ouvriront en faisant la roue du paon blanc, un petit froufrou de soie, un fou rire de papillons. C'est ce que j'entendrais s'ils daignaient se mettre dans les registres de mon écoute. Avec un peu de peinture, je ferai d'eux des cygnes blancs au long cou en nettoie-pipe noir, vert, rouge ou jaune que je suspendrai, le vingt décembre, aux branches du sapin de Noël. Et puis, reviendra le temps du pimbina, ces petits bonheurs rouges de la froidure transformés en une gelée de lumineux plaisirs amers, sucrés.

He was forever living in the instantaneous present. His time did not exist for more than the blink of an eye.

Trop de soleil c'est aussi triste que trop de noirceur. L'année dernière, à l'été de Peggy's Cove, il y en avait trop pour voir s'épanouir l'iris violet sur un minuscule lit de mousse niché entre deux parois de granit. Les couleurs se noyaient dans une surenchère lumineuse. La mer insistait trop sur son rôle de monstre sacré. Tout semblait super réel, une carte postale pour touristes à court de temps à perdre. Aujourd'hui, c'est une autre histoire. La luminosité s'est inclinée doucement, mais fermement sur toutes les formes côtières et marines. J'essaie de regarder la mer en face. Je sens le bourdonnement de mon cerveau qui ne veut pas être abandonné et se lance à l'assaut de la plus petite sensation. Il met des mots, des phrases sur la moindre organisation visuelle ou sonore qui lui parvient, il les édite, les coupe, les télescope et les recolle, il les sauve, les compare, les catalogue, les archive et les passe de sa mémoire vive à sa mémoire à long terme. Il jouit comme un petit d'homme se vautrant dans la boue fraîche et s'endort sur ses deux oreilles en songeant aux mystères de la mer de Peggy's Cove.

Par où commencer pour voir, entendre et archiver la mer de Peggy's Cove, quand elle est si présente, tumultueuse et berliozement orchestrale? Qu'en feront mes mémoires sensorielles à court et à long terme, mes mémoires explicite, autobiographique, sémantique, implicite et procédurale s'appuyant sur des conditionnements émotionnels et des réflexes conditionnés?

For Gillian, the fisherman who lived twenty years with and by the sea : she exists when he sees it.

Elle se retire, se dresse sur ses ergots, s'enfle, s'Enfle, s'ENfle, se projette et recommence. « La mer, la mer, toujours recommencée... » dit le Paul Valéry des mémorisations de ma jeunesse. Elle recommence et se recommence si différemment depuis toujours.

Elle se projette sur l'instant de l'impact en pics de crème fouettée pour retomber en gouttelettes de lait salin. La cathédrale de la Sagrada Familia à Barcelone m'a toujours fait penser à une mer figée dans l'acte voluptueux de la projection de pics de pierre fouettée par un malaxeur divin. Puis, les pics de crème marine s'ajourent, se gonflent et l'espace d'une ou deux secondes s'énergisent en boules, en arcs brisés, en boomerangs. Au sommet de la course, tout change et oscille en dentelle ajourée, en éventail de gouttelettes qui se dissout pour se reconstituer, parfois, en arc-en-ciel, avant de s'étaler sur l'eau en une mince couche de meringue molle.

Les vagues à rebrousse-poil se fondent au sommet de la vague montante et joignent leurs forces au coup de bélier provoquant dans les hauteurs des pics toujours plus enneigés retenant des avalanches vertigineuses. Les couches d'émeraude s'intensifient juste avant l'impact suivant la plus profonde respiration, la plus profonde contraction. La surface est alors recouverte des simagrées de l'écume qui se chevauchent dans un carrousel en folie.

L'impact sourd se termine sur une cascade de feuilles froissées, suivi d'une conversation stéréophonique en petites cassures, puis du son de succion des lèvres géantes du ressac ponctué d'un soupir, d'une accalmie apparente. Et c'est de nouveau la basse de l'impact reprenant le thème avec emphase. Le mythe sonore de Sisyphe, encore, et encore et encore.

The sea! It is so impressive. I have never seen it. I would like... I have never seen it before. It is so impressive... The sea? I have never seen it before now.

Un peu plus loin, à l'est, sur des rocs presque à son niveau, la mer se répand en déferlements, chaque avant-garde composée de mille petites langues blanches et avides léchant le varech salé jusqu'à l'épuisement. Quelques traînées d'écume dessoufflée repartent lentement, à regret, vers le bleu soutenu du large, abandonnant le théâtre de l'absurde effervescence.

Je suis retournée écouter la mer. Elle ne se livre pas facilement. Je serai attentive. Ira m'écrivait chaque semaine. Un jour, il m'envoya une lettre se plaignant de mon indifférence devant la douleur qu'il avait éprouvée lors de la mort de son ami. J'étais jeune, il était vieux, il m'aimait presque à regret, comme tout ce qu'il aurait voulu faire de sa vie. Il était si fâché contre moi qu'il se mit à écrire de plus en plus gros, en appuyant de plus en plus fort sur sa plume qui, par endroits, écorcha et lacéra le papier. Je me bouchai les oreilles et ne pus endurer davantage les cris et la colère qui suppuraient de cette missive.

J'ai jeté cette lettre alors que j'ai gardé toutes les autres. Ce fut la dernière. J'entends encore, parfois, l'écho de ses cris réverbérés par sa déception. Je crains que la mer ne se fâche et ne commence à écrire gros. Demain, je serai plus attentive aux soupirs de la mer.

The sea? The sea? Gillian has lost his inner narrator. He is alone. He has lost his autobiography. He has not seen a human being for so long. He is alone in the whole world.

Un peu à l'ouest de Peggy's Cove, le bleu soutenu du large s'est rapproché de la côte, accompagné de quelques déferlements. Dès qu'ils touchent la côte, ils allument des feux d'artifice blancs, négatifs de ces feux qui servaient de traquenard aux marins perdus. Plus loin, la mer s'est recouverte d'une immense feuille de papier d'aluminium froissé sur laquelle le Soleil envoie jouer ses rayons. Le bleu s'est délavé dans l'étendue du ciel, pas un nuage, seul, un ongle blanc indique l'emplacement futur de la pleine lune. Je marche le long de la mer sur une préhistoire géologique ponctuée d'immenses blocs erratiques laissés par les glaciers, il y a plus de 10 000 ans. Le sol est spongieux parsemé des minuscules fleurs de la toundra néo-écossaise. Les roches moutonnées de granit blanc-gris à la surface râpeuse forment un troupeau compact autour du phare. Le reste du troupeau s'éparpille le long de la côte. Il n'a trouvé aucun berger pouvant le rassembler.

Que me reste-t-il en plus des photos, des lettres, des descriptions et des souvenirs anecdotiques? Il me reste un passé, un présent et un futur qui se lancent la balle et jouent à la cachette. Ils se cannibalisent l'un l'autre et s'entendent à merveille pour bâtir des lendemains calqués sur tous les hiers cueillis aujourd'hui.

He has a present. A present whose reality cannot stay alive more than one second. A present who smells, touches, tastes, sees and hears only on this instant. He cannot think. Thinking takes too much time.

Un mal au creux de l'estomac qui me fait retenir mon souffle et qui est toujours relié à la réminiscence d'une sensation de déjà vu. L'impression d'être transportée des années en arrière et de voir, sentir, goûter, entendre avec une acuité fulgurante, une présence immédiate. Des traces de brume légère, oscillante sur un champ vert près d'Utrecht, la neige bleue des Laurentides sous les sapins. Et j'éprouve un mal de bonheur nostalgique au creux de l'estomac devant ma réminiscence momentanée. J'essaie de cerner ma pensée de plus près en lui donnant un autre tour de vis, une autre formulation,

une autre répétition. La répétition est un grand réconfort. Pourquoi m'en priverais-je? Je répète bien mes gammes et mes arpèges sans relâche. A rose is a rose is a rose... après tout. Un mouvement de sonate n'est que la répétition d'un ou deux thèmes repris et déguisés sous des modulations et transpositions. Je cerne, débusque et fais lever un personnage fuyant, le souvenir. La répétition est un grand réconfort et un merveilleux outil pour la chasse au souvenir.

Remembrance? Remembrance of what? Doris? I am here, Gillian. Look. Look without failing. I am here with you in your present forever... Doris, where are you? Look Gillian, look at me. I am here. Doris, where have you been? Where were you? I missed you. I was on this side of the bed, Gillian. Look, Gillian, I am here with you. You will not go away, Doris? Doris... Gillian, come to the window, look at the sea... The sea? I have never seen the sea... Oh! It is so impressive. Doris, you are a rose is a rose is a rose is a rose... Yes, dear.

Le passé me lapide et j'ai mal à mon essoufflement de souvenirs ponctuels qui n'ont de sens que pour moi, je déroule mon fil d'Ariane et je reprends mon souffle. Je me dois de les butiner, pour qu'il reste, dans mon présent, un peu de cette beauté palpitante qui ne cesse de me faire frémir. Lorsque resurgissent ces souvenirs, comme une nausée ravissante, ils se greffent à d'autres faits sur mon présent qui deviendront à leur tour souvenirs à revivre le temps d'un autre temps. Ma vie s'empile en petites vies revécues. Les traces de brume légère, oscillante sur un champ vert près d'Utrecht, se lèvent à Montréal, en ce matin frileux sur le Mont-Royal. Le vent de l'hiver secoue sans pitié les roseaux, le long des berges, au bord du fleuve Saint-Laurent, mais tapies au fond de mes oreilles, les tracasseries des feuilles de peupliers se moquent gentiment de mon présent gelé. La nostalgie de toutes ces petites sensations fugaces et instables pince le fond de mon âme.

Where is my soul? I lost it? Where? When? I have nothing to preserve me from the abyss.

Pourquoi me faut-il, après avoir parlé d'un mal de bonheur, assise face au lac Caché, entourée de sapins, de lys, d'hémérocailles, de sauterelles et de colibris ludiques, être attaquée par le souvenir d'un pigeon sauvage blessé?

Un chasseur avait, dans les champs près de Little Shelford dans le Cambridgeshire, en Angleterre, blessé à l'aile un pigeon sauvage. Le pigeon se tenait coi dans l'enchevêtrement de la haie attendant le chat, le chien, le renard ou le chasseur compatissant qui l'aurait achevé. Nous l'avons recueilli et mis dans le jardin de poche, derrière notre cottage, où s'élaborait le dernier bouton d'une rose rouge qui devait, une semaine plus tard, orner la table du réveillon de Noël.

Le pigeon était si terrorisé qu'à peine pouvions-nous circuler devant la fenêtre de notre cuisine qui s'ouvrait sur le jardin. S'il nous voyait, il battait des ailes et nous apercevions un filet de sang le long de la palissade où il se réfugiait. Nous réussissions à

le nourrir en mettant quelques graines de tournesol sur le pas de la porte lorsqu'il était au fond du jardin.

Le vingt-quatre décembre, le jour tomba mollement suivi de gros flocons de neige. Little Shelford n'en avait vu d'aussi gros depuis plus de dix ans. Je dressai la table pour le réveillon, le vase devant contenir la rose restait vide. Une atmosphère lumineusement tamisée, douillette où s'épanouissaient les effluves des cuissons de Noël nous enveloppait. Je voulais le bonheur et le bien-être de toutes les créatures terrestres.

Il y en avait une qui souffrait, dehors, au froid, sous la neige et que je ne pouvais réconforter. Je décidai alors de lui cuisiner un succulent repas qui vivrait dans sa mémoire longtemps. Je fis cuire un peu de riz dans un bouillon de poulet aromatisé à l'estragon et au citron, j'émiettai ensuite quelques noix et ajoutai à cette préparation quelques gouttes de brandy de très bonne qualité. Je mis ce délice tiède sur le pas de la porte dans une assiette de fine porcelaine bleutée.

Le vingt-cinq au matin, sur la pointe des pieds, tout doucement, nous ouvrîmes la porte donnant sur le jardin pour voir si son hôte avait dégusté le festin.

Le pigeon était raide mort, recroquevillé à côté du délice refroidi!

Je me demande encore, s'il mourut de blessures à l'aile, au cœur, à l'estomac, de neige ou de joie devant le repas offert. Nous avons creusé une petite tombe et l'avons enterré avec les restes de son festin gelé. J'ai alors cueilli la dernière rose rouge de la saison qui orna, le vingt-cinq au soir, la table du repas de Noël.

My soul is a dead bird found in this instant. I am alone and I was dead for so long, before... now, I am awake.

Ce vieux souvenir se juxtapose à un été plus récent. J'observe les colibris sur les barreaux d'une invisible échelle d'air. Ils en gravissent les échelons par petits sauts quantiques. Deux mâles et une femelle. La femelle beige de poitrine et noire de dos, fine et élancée esquisse dans le ciel un long mouvement de balancier, tout en dessinant des huit transparents avec le bas de son corps. Les deux mâles arborent une collerette aux éclats grenat et incarnats. Immobiles dans l'intensité de leurs mouvements, leurs têtes, presque noires, au vert plumage irisé, sont en suspens au-dessus de l'entonnoir des lys orangés. Puis, presque sans transition, ils se pourchassent, s'admonestant à petits cris de souris effarouchées, attaquant mésanges et papillons. Avec des vrombissements d'avion à réaction minuscule, ils atteignent en un clin d'œil des altitudes invraisemblables. Ils ont vaincu la gravité avec des ailes invisibles. Puis, tout naturellement, sans façon, ils se perchent sur un point de vue, lissent leurs ailes et admirent le paysage. Soudain, sans raison apparente, ils zèbrent l'azur avec une détermination si contagieuse que je me sens obligée d'agir, de faire quelque chose, n'importe quoi et, surtout, à toute vitesse.

J'essaie de m'étourdir et de peupler ma tête de colibris, de crevettes et de toutes sortes de champs d'intérêt fortuits. Depuis quelque temps, il y a un paragraphe qui me

devance. J'ai beau écrire plus vite, moins vite, manger plus, moins, dormir, rien n'y fait. Il est là, toujours, à quelques lignes devant, avec les symptômes d'un chien de garde qui se retourne contre son maître, d'une hallucination que ne demande qu'à s'incruster, d'une mauvaise pensée sournoise qui jubile de n'avoir pas encore été démasquée. Si vous baissez les yeux, vous le verrez, je le traîne par-devant moi pour ainsi dire, je le repousse, mais toujours il surgit, appendice parasite que je n'ai guère le goût d'inclure dans ce texte. Après tout, mieux vaut le laisser passer, ensuite, l'oublier et retourner au lac qui, entre-temps, s'est empli de forêts, de nuages et de ciel bleu. Le lac ne bouge pas de peur de les effaroucher. Il les contemple, la tête en bas, à l'envers, sans un soupir, sans une ride. Puis, un huard, à la manière du paragraphe qui suit, avec une désinvolture étudiée, passe et entraîne à sa suite des tessons de forêts, de nuages et de ciel. Le voici :

C'est la première fois que je me sens vulnérable face à un personnage. Il est devenu avec les années, les paragraphes et les pages, si ratatiné, si translucide que je crains de l'égratigner d'un trait de ma plume. Quand il était fort, je pouvais sans crainte l'affronter et m'affirmer. Mais, maintenant, devant la défaite de son lui recroquevillé sur lui-même, devant sa vieille amertume d'abricot séché, que puis-je faire? Que puis-je faire devant ses pleurs retenus, les tremblements de son menton, les mouvements involontaires de ses mains, les soubresauts de sa paupière gauche? Il sait que sa lucidité le quitte au fil des mots et des jours, avec des hauts et des bas, des précipitations, des accalmies et des arrêts. Il essaie de la retenir, mais, d'un même geste, il la noie en lui-même. Il crie son désespoir et je me bouche les oreilles. Je refuse de donner une voix à ses cris. Encore une fois, je me retrouve écoutant les cris de la mer et ceux d'Ira.

He does not cry. His forever is a tiny window of time and he is forever living in the agony of something missing. He hates silence. Silence is abyss.

La perspective des cris a toujours terrorisé mon écriture qui préfère se débattre contre une faune abyssale silencieuse. Il s'agit, évidemment, du personnage du père que je ne réussis pas à tuer. Même avec la possibilité d'une belle mort naturelle, je n'ose le faire mourir. J'éprouverais, j'en suis sûre, des sentiments de culpabilité. Je préférerais qu'il aille mourir dans un roman jonché de cadavres, il pourrait mourir sur un champ de bataille dans un des romans de Bernard Cornwell, là où sa mort, si atroce soit-elle, passerait inaperçue dans l'horreur généralisée. On ne pourrait me reprocher ni de l'avoir laissé mourir, ni de l'avoir tué.

Les crevettes sont mâles quand elles sont jeunes et femelles quand elles sont vieilles. Des travestis de nature. Rien n'est contre nature dans cette nature de fous. Et pourquoi, serait-ce contre nature dans la nôtre qui n'en est qu'une infime partie? Dans le Petit Larousse Illustré, il y a une planche représentant quelques exemples de faune abyssale. On y retrouve l'himantolophus groenlandicus, l'eurypharynx, le lamprotaxus. Une nature de fous esquissant avec une imagination débridée les formes les plus farfelues des pires cauchemars de l'humanité.

Ce dernier paragraphe est l'exemple d'une écriture de déplacement. Je ne vais quand même pas concevoir un personnage de père dont la fille est allongée sur le divan

d'une psychanalyste. Non! Non! Non! Non, je préfère parler des crevettes ou des *himantolophus groenlandicus*. Je connais une recette très simple qui vient de la région de Bahia au Brésil. On prépare un hachis d'ail, d'oignon et de piments forts coupés finement que l'on fait revenir dans un peu d'huile de palme. On ajoute alors, de préférence, des crevettes femelles. On les saisit quelques secondes. Puis, on verse sur ce mélange du lait de coco non sucré, un filet d'huile de palme, un peu de paprika et de poivre blanc. On laisse réduire quelques minutes et l'on déguste. Tout simplement délicieux, sur un nid de riz basmati.

Dans un chalet que nous avions loué pour l'été, trois mulots des champs terrorisaient nos invités. Nous nous sentîmes obligés d'installer quelques trappes appâtées de fromage. Durant la nuit, un petit mulot s'y prit la patte. Ses soubresauts nous réveillèrent. Ses yeux luisaient de peur et de douleur. Médusée, je le vis alors illustrer d'une manière savante ce qu'est une action de déplacement : tout en chicotant nerveusement, il grignota, en entier, son minuscule bout de fromage. Nous le relâchâmes dans le bois, espérant, hypocritement, la miséricorde de la nature pour lui qui n'espérait plus la nôtre.

Suffisait-il de l'écrire pour l'oublier? Presque, pas tout à fait, pas assez, pas encore. Après tout, il s'agit du personnage du père, ne l'oubliez pas. À bien y penser, je le répète, je préfère me souvenir du despotisme des colibris, manger des crevettes et dessiner des eurypharynx. Il me reste encore du temps pour retourner et étiqueter une à une, les bouteilles perdues de mes souvenirs jetées, un jour, au vol de la vie. Une ébauche de courtepoinette qui se fait à petits coups de zapping diurne et nocturne. Certaines, fort heureusement, se seront perdues, enfouies au plus profond de l'hippocampe, de l'amygdale, du thalamus, de l'hypothalamus, des cortex et rejoindront, inconscientes, l'entropie généralisée au jour de ma mort.

I have just lost my autobiography. I have all the rest. The rest? The rest of what? I am alone... alone in the whole world. Nothing comes from my past, nothing goes to my future. I am here and now. I need a thread, a thread that... that keeps me from falling into the abyss.

Tante Luciana arrive comme un cheveu sur la soupe, une sorcière sur son balai, sans s'annoncer. Elle descend d'un souvenir que j'essaie d'épingler depuis une heure. Elle n'avait pas de réfrigérateur. Son lait était caillé. Du lait caillé avec du pain frais et des petits oignons verts. Le meilleur petit déjeuner de mes étés passés. J'attendais l'orage avec impatience, car je savais que, le lendemain matin, le lait, non pasteurisé évidemment, laissé la veille dans un grand bol de céramique sur l'armoire, formerait des plaques brillantes, blanches, tectoniquement gélatineuses se déplaçant sur du petit lait qui aidait au bon fonctionnement des intestins. Le beurre de tante Luciana était rance, les confitures moisies, la soupe sûre, la compote de pommes fermentée. Faire bouillir était la panacée de tous les maux, le grand stérilisateur universel : on faisait bouillir la soupe sûre, les confitures moisies, la compote fermentée et les grands draps blancs que l'on laissait ensuite sécher dans le vent du verger.

Je courais, entre les draps, aveuglée par tout ce blanc, m'enroulant dans leur moiteur pour me rafraîchir, m'imaginant voguant dans des mers d'écume ou, encore, devenant un cocon enchanté d'où sortirait une princesse vêtue d'une robe couleur de temps cousue par tante Luciana. Elle m'apprit à coudre en silence, car elle était silencieuse. Elle est morte en silence. J'étais trop adolescente, trop éloignée d'elle, depuis longtemps, pour éprouver beaucoup de chagrin et trop jeune pour savoir que la mort la figerait dans un coin perdu de mes greniers d'été.

I was dead. Now I am alive. I am alive. I just discovered that I am alive. I have been dead forever. ~~But now, it is 10h30 and I am alive. Now it is 12h00, I am really alive.~~ Before I was dead. Now, I am alive, it is 12h12.

J'ai survécu à mon enfance par distraction et abstraction, une enfance vaporeuse qui se concrétise autour de quelques pépites de mémoire, grains de sable enrayant l'engrenage des jours. J'invente ma mémoire au fur et à mesure que je la pratique et que je m'enfonce en elle. Je fais remonter une sécrétion du passé. Je la polis avec mon présent, je la frotte avec mes illusions, je la nettoie à la censure inconsciente de mon milieu et je l'étiquette « souvenir », « réminiscence », « évocation ». Ces bulles, remontant mon passé, comme celles d'un verre de champagne, se retrouvent à la surface, désorientées, désordonnées. J'essaie de les ranger; à défaut d'un arbre généalogique, je les munis d'un buisson généalogique ou d'un vulgaire ordre chronologique. Mais cet ordre est aussi une bulle éclatée parmi d'autres. La datation au carbone du psychique n'est pas pour demain. L'archéologie du souvenir. La bibliothèque des souvenirs. S'agit-il d'archéologie ou de bibliothécomanie?

La lune se laisse faire avec beaucoup plus de grâce que ma chambre. Elle est si pleine, si grosse, si impassible; un mot par ci, un mot par là, si maladroit soit-il, ne dérange pas sa rondeur et son éclat de cadavre rose saumon. Elle est auréolée d'un petit air d'éternité excentrique et lointain qui m'enlève immédiatement la responsabilité de son existence; mais, ma chambre n'a que moi pour la faire exister entre les pages des souvenirs à venir. Il n'y a ni auteur, ni narrateur, qui d'un revers de pensée, pourraient la camper en quelques mots bien sonnants. Il ne reste que ma pensée émergeant avec peine des brumes nocturnes. Viens, ma chambre, laisse-toi faire, là, doucement, laisse-toi coucher par écrit sur mon cahier ligné. Non? Elle refuse! Se sentirait-elle paniquée devant ce parc aux désolations linéaires, s'imaginant prisonnière des lignes doubles de mon vieux cahier d'écolier? Mieux vaut, pour le moment, ne pas la brusquer. Peut-être, pourrai-je à l'improviste, par effleurements impressionnistes, lui faire livrer les quelques traits qui me la rendent toujours si douce et si paisible.

Il n'est pas trop tard pour démonter une à une les petites machines infernales qui se gorgent de ma pensée et qui font tic, tac au bord de ma conscience. Lorsque je regarde dans le rétroviseur, un panorama s'étale derrière moi. Elles sont à peine visibles. Soudain, en voici une qui se détache. Elle apparaît à ma hauteur et s'élance vers mon futur. J'essaie de l'immobiliser, toute ronde et compacte comme un ballon de bande dessinée encerclé par le rétroviseur.

Gillian, the fisherman, has no line to catch his memories in the abyss in front of him. They are in Doris' head and she has no way to give them to him. But, Gillian, the fisherman, has a line, a lifeline, Doris, his only lifeline that he cradles in this instant forever in his mind.

Et s'il me fallait reprendre un petit bout de la route de Fulden pour rincer la bouche de mes souvenirs, pour leur frotter les yeux comme de vulgaires lampes d'Aladin. L'image est là, si réelle, pleine de tous ses détails, comme un rêve qui se défile derrière des multitudes d'angles quand on le traque et le raconte. De chaque côté du chemin, les champs bruissent d'or. Les coquelicots ponctuent, de leurs ouïes soyeuses, les paragraphes de blé couchés par des ondulations qui s'inscrivent dans l'histoire des brises contraires entourant Fulden endormi sur ses lierres et ses siècles apaisés. J'y retourne chaque fois que je le peux, à cause des coquelicots et du silence.

Le chemin méandre. Sur les côtés, les marguerites et les coquelicots, délimitant les champs de blé gorgés de soleil et de pluie, inclinent leur tête à la moindre suggestion de la brise. Entre deux vallons, le chemin s'enfonce. Au fond, quelques maisons hésitent sur leur fondation, aux fenêtres, des bouteilles miniatures, des bougeoirs et des géraniums. Les toits de chaume, les murs blancs retenus par des poutres noires remettent les siècles en perspective. Le silence. Le chemin remonte. Fulden est au fond. J'y retourne chaque fois que je le peux, à cause des coquelicots et du silence.

Le chemin suit sa route serpentant entre les blés repus de soleil et d'été. Les coquelicots, entourés de quelques marguerites, lancent des clins d'œil fulgurants à la moindre insinuation de la brise. Le chemin s'enfonce dans les collines chaudes, blondes et mouvantes, une longue langue atteignant, au fond, Fulden. Assoupies, quelques maisons, chapeautées de chaume, ondulent sur leur fondation. Les fenêtres myopes déforment, de leurs verres épais, les bouteilles miniatures posées sur leurs croisillons. Les murs blancs quadrillés de poutres noires retiennent les siècles qui passent en les recouvrant de lierre. Le chemin poursuit sa route, remonte le silence des collines. J'y retourne chaque fois que je le peux, à cause des coquelicots et du silence.

Un massif de rhododendrons venu de nulle part me distrait. De quel sentier s'est-il enfui? Sur quelle route me faudra-t-il cheminer avant de le décrire? Quels détours me faudra-t-il emprunter pour ne pas l'effaroucher? Je mets un regard confiant devant mes yeux. Un bon regard confiant... enfin, c'est ce que je veux que les autres perçoivent lorsqu'ils me croisent dans la rue. Ce regard, ils l'examinent, comme seuls savent vraiment le faire les étrangers. D'une façon distraite, ils le prennent et puis le laissent. Mais, là, vient le moment crucial, ils ont encore ce regard au bout des yeux. Ils peuvent y revenir à nouveau. La vraie cassure a lieu à ce moment, après cette seconde indifférence ou infidélité du regard. Le souvenir aussi est une sorte de première infidélité du regard.

Gillian cannot be unfaithful. Unfaithfulness takes time and Gillian has no time forever at his disposal.

J'ai retrouvé mon rhododendron. J'entre en dormance pour garder intact ce massif de rhododendrons couvert de boules composées chacune d'une vingtaine de fleurs dont les pétales en quinconce épousent l'arc-en-ciel des mauves. Les onze étamines recourbent leur anthère vers le pétale supérieur, le seul à être tacheté de l'or d'un dieu païen. Demain, j'irai le sentir, le toucher et peut-être encore le regarder. Comment retenir tellement de beauté dans un cliché visuel? Comment ne pas l'atténuer, comment ne pas le trahir sans se taire? Comment y revenir sans le trahir? Comment l'appriivoiser pour toujours? Comment le dresser pour qu'il revienne sans hésitation? Comment l'archiver, le cataloguer pour qu'il ne jaunisse pas?

Il était longiligne comme une peinture d'El Greco. J'en faisais le héros de mes rêves éveillés et mettais sous mon oreiller la pipe qu'un jour il avait oubliée. Il revint la chercher. Je ne le revis plus. Après quelque temps, il quitta mes rêves éveillés, jamais ne pénétra mes rêves endormis. Il m'effleure, aujourd'hui, de sa forme longiligne aussitôt effilochée. Il est bien moins substantiel que le petit mulot de mes bulles irisées. Moins substantiel que les yeux chargés de reproches du chien abandonné, qui nous avait choisis pour maître le long des plages d'Arica. Il y a une telle tristesse anthropomorphique dans les yeux des animaux et si peu de compassion anthropomorphique dans les yeux des humains.

Je me rends compte que je peux lier des variables indépendantes et appliquer le principe de compositionnalité. Mes bulles se coordonnent, mais ne s'ordonnent pas. Elles se lient et se délient au gré des caprices du temps à perdre. Pourquoi vouloir à tout prix les confronter à l'échelle des petits tremblements de mon âme sous prétexte de les cataloguer? La liberté éphémère des bulles de savon emprisonne brièvement les motifs récurrents de ma géographie interne.

Je suis revenue m'asseoir sur un banc du Public Gardens de Halifax, face au massif de rhododendrons qui avait retenu la fantaisie de mes souvenirs. Je n'ai pu encore respirer l'odeur de ses fleurs, ni caresser ses soies papillonnantes. Mes yeux, comme des sangsues, se sont rivos à elles et ont rendu caducs mes autres sens. Aujourd'hui, les pétales mauves en transparence lancent des chatoiements d'or qui individualisent les étamines. Mes yeux ont du temps qui se concentre sur un éblouissement paisible bercé par la brise marine. Que pourrait-on dire du buste de Sir Walter Scott qui est à l'entrée du Public Gardens de Halifax pour qu'il devienne une pépite de mémoire? Je pourrais me questionner sur sa présence en ces lieux, en jetant un clin d'œil ironique aux pigeons qui se font la cour sur sa tête. Et, ainsi, peut-être, l'archiver avec les oiseaux?

J'ai l'immense privilège d'être une remueuse de souvenirs. J'ai l'immense privilège d'empiler sur mon présent, un passé et un futur, pour ensuite les laisser s'épanouir de tous bords, tous côtés, déborder de tous bords, tous côtés et, quand l'envie m'en prend, faire une pêche miraculeuse avec un filet crocheté au fil d'Ariane.

Gillian, the fisherman, is here and now forever in his mind, on another scale of time... and, if we were, like Gillian, on another scale of time? The history of humanity, after all, could just be a blink... a bit longer!

Références :

Oliver Sacks, Musicophilia, Alfred A. Knopf, 2008.

Google : <http://lecerveau.mcgill.ca>